





LES HUMEURS  
INSOLUBLES

Du même auteur

La Solitude des nombres premiers

*Seuil, 2009*

et « Points », n° P 2367

Le Corps humain

*Seuil, 2013*

et « Points », n° P 3340

*PAOLO GIORDANO*

# LES HUMEURS INSOLUBLES

roman

TRADUIT DE L'ITALIEN  
PAR NATHALIE BAUER

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Ce livre est édité par Martine Van Geertruyden

L'exergue est extrait de *Mille plateaux*,  
*Capitalisme et schizophrénie, 2*,  
G. Deleuze et F. Guattari,  
© Les éditions de Minuit, coll. « Critique », 1980, p. 49.

Titre original: *Il nero e l'argento*  
Éditeur original: Giulio Einaudi editore s.p.a., Turin  
ISBN original: 978-88-06-22161-4  
© original: Paolo Giordano, 2014  
*All rights reserved*

ISBN 978-2-02-122079-7

© Éditions du Seuil, octobre 2015, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À la fille que je fréquente*

Ceci est le fragment d'une histoire vraie et douloureuse, réélaborée littérairement. Les déformations de la réalité n'altèrent pas de manière significative l'essence des personnages dont elle s'inspire.



« Que veut dire aimer quelqu'un ? Toujours le saisir dans une masse, l'extraire d'un groupe, même restreint, auquel il participe, ne serait-ce que par sa famille ou par autre chose ; et puis chercher ses propres meutes, les multiplicités qu'il renferme en lui, et qui sont peut-être d'une tout autre nature. »

G. DELEUZE et F. GUATTARI,  
*Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie, 2*



## Madame A.

Le jour de mon trente-cinquième anniversaire, madame A. a brusquement renoncé à l'obstination qui, à mes yeux, la caractérisait plus que toute autre qualité et, déjà préparée dans un lit qui paraissait disproportionné par rapport à son corps, a enfin abandonné le monde que nous connaissons.

Ce matin-là, j'étais allé à l'aéroport chercher Nora, de retour d'un court voyage professionnel. Bien que nous fussions en plein décembre, l'hiver tardait, et les étendues monotones, de chaque côté de l'autoroute, pâlissaient sous un fin voile de brouillard simulant en apparence la neige qui ne se décidait pas à tomber. Nora a répondu au téléphone, puis a peu parlé, écoutant surtout. Elle a dit « J'ai compris, d'accord, mardi alors », et ajouté une de ces phrases que l'expérience nous fournit afin de pallier, en cas de nécessité, l'absence de mots adéquats : « C'est peut-être mieux comme ça. »

J'ai tourné à la première aire pour lui permettre de

descendre de voiture et de marcher toute seule vers un point indéfini du parking. Elle pleurait doucement, cachant sa bouche et son nez derrière sa main droite refermée en conque. Parmi les innombrables choses que j'ai apprises sur le compte de ma femme en dix ans de mariage figure son habitude de s'isoler dans les moments de chagrin. Soudain, elle devient inaccessible, n'autorise personne à la consoler et m'oblige à demeurer là, spectateur inutile de sa souffrance – une réticence que j'ai parfois prise pour un manque de générosité.

Pendant tout le reste du trajet, j'ai roulé plus lentement, ce qui m'apparaissait comme une forme raisonnable de respect. Nous avons parlé de madame A., évoquant des anecdotes du passé, même s'il ne s'agissait pas, pour la plupart, de véritables anecdotes – nous n'en disposions pas à son sujet –, mais plutôt de coutumes, de coutumes suffisamment enracinées dans notre vie familiale pour nous sembler presque légendaires : la ponctualité avec laquelle elle nous informait chaque matin de l'horoscope qu'elle avait entendu à la radio, alors que nous dormions encore ; la façon qu'elle avait de s'approprier certains espaces de la maison, en particulier la cuisine, au point que nous en arrivions presque à lui demander l'autorisation d'ouvrir notre propre réfrigérateur ; les maximes qui lui servaient à freiner ce qu'elle considérait comme des complications inutiles créées par nous, les jeunes ; son pas martial, masculin, et puis sa radinerie incorrigible, tu te rappelles le jour

où nous avons oublié de lui laisser de l'argent pour les courses ? Elle avait vidé le pot des pièces de monnaie, grappillant les centimes jusqu'au dernier.

Au bout de quelques minutes de silence, Nora a ajouté : « Mais quelle femme ! Notre Babette. Toujours présente. Cette fois encore elle a attendu mon retour. »

Je ne lui ai pas fait remarquer qu'elle venait sommairement de m'exclure du tableau d'ensemble, pas plus que je n'ai trouvé le courage de lui avouer ce que je pensais au même moment, à savoir que madame A. avait attendu le jour de mon anniversaire pour partir. Nous nous fabriquions donc, tous les deux, une petite consolation personnelle. Face à la mort d'autrui, il ne nous reste qu'à inventer des circonstances atténuantes, à attribuer au défunt un dernier geste d'empressement à notre égard, à disposer les coïncidences selon un fil logique. Et pourtant, avec la froideur inévitable du recul, j'ai du mal à croire aujourd'hui qu'il en a vraiment été ainsi. La souffrance avait éloigné madame A. de nous, de quiconque, bien avant ce matin de décembre, la conduisant dans un coin de monde isolé – ainsi que Nora s'était éloignée de moi sur l'aire de l'autoroute –, et, là-bas, elle nous tournait le dos.

Nous l'appelions ainsi, Babette, ce surnom nous plaisait – à nous parce qu'il suggérait une appartenance, à elle parce qu'il lui était réservé et que ses consonances françaises lui donnaient l'allure d'une caresse. Je pense qu'Emanuele n'en a jamais compris

la signification, peut-être tombera-t-il un jour sur la nouvelle de Karen Blixen, ou plus probablement sur le film, et qu'il établira alors le lien. Il avait toutefois accepté de bon gré que madame A. se muât soudain en Babette, *sa* Babette, et je le soupçonne d'avoir associé ce petit nom, par assonance, aux babouches que sa nounou enfilait à son arrivée chez nous et qu'elle rangeait, bien alignées, près du coffre, en fin de journée. Quand, après avoir remarqué l'état misérable des semelles, Nora lui en avait fourni une nouvelle paire, elle l'avait reléguée au débarras pour ne jamais l'utiliser. Elle était ainsi faite, elle ne modifiait rien, ou plutôt elle s'opposait aux changements, de tout son corps et de tout son esprit, et, bien que son entêtement fût bizarre, parfois stupide, il nous réjouissait, je ne peux le nier. Elle était dans notre vie, dans ma vie, celle de Nora et celle d'Emanuele – qui, à l'époque, semblait se transformer chaque jour et oscillait dangereusement au vent comme une jeune plante –, un élément fixe, un abri, un arbre ancien au tronc si large que nous ne parvenions pas à l'entourer de nos trois paires de bras.

Elle était devenue Babette un samedi d'avril. Emanuele parlait, mais on l'asseyait encore sur sa chaise haute, ce devait donc être il y a cinq ou six ans. Madame A. avait insisté pendant des mois pour que nous allions déjeuner chez elle au moins une fois. Spécialistes dans l'art de décliner les invitations aux vagues relents de réunion familiale, Nora et moi avions

refusé longuement, mais madame A. ne se laissait pas décourager, et elle était prompte chaque lundi à réitérer l'invitation pour le week-end suivant. Nous avions capitulé. Nous avions roulé jusqu'à Rubiana dans un état d'étrange concentration, comme si nous nous apprêtions à effectuer un acte peu spontané requérant un degré élevé d'application. Nous n'étions pas habitués à nous asseoir à table avec madame A., pas encore : malgré notre fréquentation assidue, il existait entre nous une relation implicitement hiérarchique selon laquelle elle s'activait debout, tandis que nous mangions et discussions de nos affaires. Il se peut même qu'au cours de cette période nous ne nous tutoyions pas encore.

« Rubiana, avait dit Nora en observant avec perplexité la colline hérissée de bois, imagine ce que ça doit être de passer toute sa vie ici. »

Nous avons visité les trois pièces qui abritaient le veuvage solitaire de madame A. et avons distribué des compliments excessifs. Nous disposions de peu d'informations sur son passé – Nora en savait juste un peu plus long que moi –, aussi, ne pouvant attribuer de signification affective à ce que nous voyions, avons-nous jugé l'appartement inutilement pompeux, un peu kitsch et très propre. Madame A. avait dressé la table ronde de la salle à manger de manière impeccable, alignant de l'argenterie et de lourds verres à pied à bord doré sur une nappe à fleurs. Le repas, pensai-je, semblait un prétexte pour justifier l'existence

de ce service qui, de toute évidence, n'était plus employé depuis des années.

Elle nous avait séduits par un menu étudié de façon à composer une synthèse de nos plats préférés : une soupe à l'épeautre et aux lentilles, des côtelettes marinées, du fenouil au gratin dans une béchamel aérienne, ainsi qu'une salade de feuilles de tournesol qu'elle avait cueillies, hachées menu et assaisonnées avec de la moutarde et du vinaigre. Je me rappelle encore chaque plat et la sensation physique d'abandonner progressivement ma raideur initiale pour me laisser aller à ces câlins culinaires.

« Exactement comme Babette ! s'était exclamée Nora.  
– Comme qui ? »

Nous avons ainsi raconté l'histoire, et madame A. l'avait écoutée tout émue, se voyant à la place de la cuisinière qui quitte le Café Anglais pour servir deux vieilles filles et dépense tout son argent afin de leur préparer un festin inoubliable. Elle s'était essuyé les yeux avec le bas de son tablier et nous avait aussitôt tourné le dos en feignant de ranger quelque chose.

Plusieurs années se sont écoulées avant que je la revoie pleurer, non de joie cette fois, mais de terreur. Nous étions alors assez intimes pour que je lui prenne la main sans le moindre embarras et lui dise : « Tu peux t'en sortir. Beaucoup de gens se laissent abattre, mais toi, tu connais la maladie, parce que tu l'as déjà affrontée. Tu es assez forte. »

Je le croyais vraiment. Puis je l'ai vue se désintégrer



MADAME A.

trop vite pour que nous ayons l'occasion de prendre congé d'elle de manière satisfaisante, ou le temps de trouver des mots lui exprimant ce qu'elle avait signifié pour nous.



## L'oiseau de paradis (I)

La mort est arrivée rapidement, mais elle avait été annoncée par un présage – voilà du moins ce que madame A. a voulu croire au cours des derniers mois, comme si un avertissement pouvait donner un sens à ce qui était un simple malheur.

À la fin de l'été, un an et demi avant son enterrement, elle travaille dans le potager, derrière la maison. Elle arrache les plants de haricots verts, désormais inutiles, pour faire de la place au chou frisé, quand un oiseau se pose à quelques mètres d'elle, sur l'une des pierres qui délimitent le rectangle de sa propriété.

Penchée sur ses soixante-huit ans, qui pourtant la soutiennent encore, madame A. s'immobilise afin de ne pas effrayer l'oiseau, lequel lui adresse un regard inquisiteur. Elle n'en a jamais vu de semblable. Ses dimensions évoquent celles d'une pie, mais ses couleurs sont bien différentes: sous la tête, des touffes jaune citron empiètent sur sa poitrine pour s'égarer dans le plumage bleu de son dos et de ses ailes, et il a une

large queue de plumes blanches, filaments de coton recourbés au bout comme des hameçons. Il ne paraît pas troublé par la présence humaine ; au contraire, madame A. a l'impression qu'il s'est posé là dans le but d'être admiré. Soudain les battements de son cœur s'accélérent pour une raison qu'elle est incapable de s'expliquer, et ses genoux sont près de fléchir. Elle se demande s'il n'appartient pas à une rare et précieuse espèce tropicale, s'il n'a pas échappé à la cage d'un collectionneur : il n'existe pas de spécimens de ce genre autour de Rubiana. De fait, qu'elle sache, il n'y a pas non plus de collectionneurs d'animaux.

D'un mouvement saccadé, l'oiseau penche la tête sur le côté et s'affaire autour de son aile avec son bec. Il a une attitude malicieuse. Non, pas malicieuse, pas exactement, quel est le mot... hautaine, voilà. Une fois sa toilette terminée, il ramène ses yeux très noirs sur ceux de madame A. Collées à son corps, ses ailes frémissent un instant, et sa poitrine se gonfle en deux respirations très lentes. Enfin, il s'arrache sans bruit à la pierre. Madame A. suit sa trajectoire en se protégeant du soleil derrière sa main. Elle aimerait le contempler encore, mais bien vite l'oiseau disparaît parmi les chênes verts du terrain voisin.

La nuit même, elle avait rêvé de sa rencontre avec cette espèce de perroquet. Elle était très malade quand elle me le raconta, aussi était-il impossible de distinguer les éléments objectifs des éléments artificiels, ou fruit



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2015. N° 122074 (00000)  
– *Imprimé en France* –